Voix et images du pays

voix et images du pays

Cinq poèmes

Jacques Brault

Volume 2, Number 1, 1969

URI: https://id.erudit.org/iderudit/600219ar DOI: https://doi.org/10.7202/600219ar

See table of contents

Publisher(s)

Les Éditions Sainte-Marie

ISSN

0318-921X (print) 1918-5499 (digital)

Explore this journal

Cite this document

Brault, J. (1969). Cinq poèmes. Voix et images du pays, 2(1), 125–131. https://doi.org/10.7202/600219ar

Tous droits réservés © Les Éditions Sainte-Marie, 1969

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/



This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

cinq poèmes

de

 $jacques\ BRAULT$

si la poésie sacre le camp

épouser le regard des doigts vers la terre et s'enfouir et cheminer pourriture perçant la croûte dure flétrir l'à-peu-près puis se laisser cueillir

à Juan

la côte-des-neiges s'incline au soleil du soir des buissons d'hommes toussent parmi les machines entre la montagne et les maisons ton rire cravaché ton passage aussi un doux fracas demeurent mais toi la ténèbre gantée d'émoi la vengeance trahie par tous les pores en liesse mais toi dans un asile comme en douleur tu fais oraison en proie au pire et au meilleur

vérité

je tremble à ton nom tu n'as pas de corps et pourtant tu souffres mille morts

je t'ai suivie je t'ai vue clocharde fouillant les poubelles sonores mendiant la liberté de silence

Québec-hébétude

elle s'éloigne dans ses pas penchée à ravir la terre elle s'envole dans ses bras pressée d'en finir avec l'amer elle amincit dans sa chair le tracé des draps rugueux toute raison perdue et toute rime après tout tout s'abîme donc elle s'en va pour ne plus partir un doigt de glace au toit commence de mollir un hiver où le soleil frissonne s'amène ici par maldonne l'entendons-nous quand elle revient à pas de loup sauvage et sèche comme chatte sans matou contre toute attente griffes sorties elle déchire le brin de temps fleuri ô jongleuse notre enfance retombe en démence

un jour quelconque

vieillirons-nous ensemble au pas de la porte têtes couvertes de branches blanches et de corbeaux oubliés nos plaies confondues sous un soleil pâle mains effilées momies d'un amour qui nous ressemble

ton bras à mon bras mon épaule contre la tienne merveille alors de s'éveiller comme on ressuscite le matin n'a pas une ride sur la peau des draps

viens sortons au grand jour la rue n'a point d'âge pas encore

tu ne dis rien près de tes lèvres le souffle se fait rare j'écoute pour la millième fois le commencement du monde

le temps se déplie s'explique en espace le lait tinte aux yeux du laitier est-ce l'hiver est-ce l'été nous ne savons plus entre nous l'instant tombe des moineaux fusent de rire les journeaux crient à tue-tête nos veines si bleues se répondent

tremblerons-nous ensemble au bout du trottoir transis de nous voir enfin ombres illuminées